

92° 651

HISTOIRE

AR  
870  
(3)

DU BERGER

DAKIANOS

ET DES

SEPT DORMANS.

TIRÉE D'UN MANUSCRIT ARABE.

Tome 3.

*[Handwritten scribbles]*



A O R L É A N S ,

Chez LETOURMY, Libraire & Marchand  
de papier, place du Martroi.

10 ✓ 3  
256

HISTOIRE  
DU  
BERGER DAKIANOS  
ET DES  
SEPT DORMANS.

---

**L**ES historiens rapportent qu'il y avoit dans l'ancienne Perse, en berger nommé Dakianos, qui depuis trente ans conduisoit des moutons, sans avoir jamais négligé la sainte habitude de faire les prières. Tous ceux qui le connoissoient, rendoient justice à sa probité, & la nature l'avoit doué d'une éloquence capable de l'élever aux plus grands emplois, s'il avoit vécu dans le monde.

Un jour, dans le tems qu'il faisoit sa prière, son troupeau prit l'épouvante & se dispersa. Dakianos en courant de tous côtés pour le rassembler, aperçut un de ses moutons qui étoit entré jusqu'à la moi-

tie du corps dans un trou dont il ne pouvoit sortir, il courut à lui & le tira ; mais il fut frappé d'une lumière très-brillante qui sortoit de cette ouverture ; il examina ce qui la produisoit, & reconnut sans peine qu'elle partoit d'une lampe ou table d'or, d'une assez médiocre étendue ; il augmenta l'ouverture du trou, & se trouva dans un souterrain qui n'avoit pas plus de sept pieds de haut sur quatre ou cinq de large. Il considéra cette table d'or avec beaucoup d'attention ; mais il ne savoit pas lire, & ne pouvoit comprendre ce que signifioient quatre lignes qu'il y voyoit écrites : Pour s'en éclaircir, il l'emporta, & quand la nuit fut venue, il la mit sous sa veste, & revint à la ville. Son premier soin fut de la montrer aux savans qu'on lui indiqua, mais quelque versés qu'ils fussent dans les sciences, il n'y en eut aucun qui pût lui expliquer cette inscription ; cependant un de ces docteurs, lui dit : Personne ne peut ici traduire ces caractères, allez dans l'Égypte, vous y trouverez un vieillard âgé de trois cens ans, qui fait lire les plus anciennes écritures & qui possède toutes les sciences, lui seul peu satisfaire votre curiosité. Dakianos remit le troupeau à celui à qui il appartene-

noit, & partit sur le champ pour l'Égypte.

Dès qu'il y fut arrivé, il s'informa du vieillard. Il étoit si célèbre que tout le monde lui montra sa maison. Il alla le trouver, lui dit le sujet de son voyage, & lui présenta la table d'or. Le vieillard le reçut avec bonté, & fut frappé d'étonnement à la vue de cette merveille. Il lut les caractères avec la plus grande facilité ; mais après avoir réfléchi quelque tems, il jeta les yeux sur Dakianos, & lui dit : Comment cette table est-elle tombée entre vos mains ? Dakianos lui en rendit compte. Ces caractères, reprit le vieillard, promettent à celui qui l'aura trouvée, des choses qui vraisemblablement ne doivent pas vous arriver. Vous avez, continua-t-il, la physionomie heureuse, & cette inscription parle d'un infidèle dont la fin doit être tragique & funeste ; mais puisque la fortune vous a donné cette table, ce qui est écrit dessus, vous regarde sans doute. Dakianos, surpris de ce discours, lui répondit : Comment ce que vous dites peut-il être ? Je prie dieu tous les jours depuis trente ans ; jamais je ne lui ai été infidèle, comment puis-je être réprouvé ? Quand il y auroit trois cens ans, lui répondit le vieillard, que vous serviriez dieu, vous n'en

feréz pas moins une victime de l'enfer. Ces dernières paroles percèrent le cœur de Dakianos. Il poussa des soupirs, il pleura même, & s'écria : Plût à dieu que je n'eusse jamais trouvé cette table d'or, que je ne vous l'eusse jamais montrée, & que je n'eusse jamais entendu une sentence aussi terrible ! Que vous auroit servi, lui dit alors le savant homme, de ne me la point apporter, la prédestination de dieu est de toute éternité, ce qui est écrit dans le livre de vie, ne se peut effacer ; mais je peux me tromper : le savoir des hommes est quelquefois douteux, dieu seul est infail-  
 lible. Je puis cependant vous apprendre que cette table d'or indique un trésor des plus considérables, & que toutes les richesses appartiennent à celui qui sera possesseur de la table d'or. Ces mots de riches consolèrent Dakianos, & dans le transport de son ame, il dit au vieillard : Ne tardons point, allons chercher le trésor, nous le partagerons comme deux frères ; mais le vieillard lui dit en soupirant : Vous ne ferez pas plutôt maître de toutes ces richesses, que vous en abuserez. Il n'est pas aisé de savoir être riche, & Je serai peut-être le premier à me repentir de vous avoir rendu service. Quels dis-

cours me tenez-vous, s'écria Dakianos ! Quoi, je vous ai obligation de me procurer des trésors, vous faites ma fortune, & vous voulez que je manque à la reconnaissance ! Un infidèle ne seroit pas capable de cette ingratitude, & je ne puis jamais en avoir seulement la pensée. Je fais donc serment, par le grand dieu, de vous regarder comme mon père, & de partager exactement toutes ces richesses avec vous ; ou plutôt, vous ne m'en donnerez que ce qu'il vous plaira, & je serai toujours content.

Ces protestations n'auroient que médiocrement rassuré le vieillard ; mais l'avarice, la seule passion qui se fasse sentir à un certain âge, l'emporta sur les réflexions ; il consentit au départ. Ils arrivèrent au lieu où Dakianos avoit trouvé la table d'or. Le vieillard lui ordonna de creuser la terre environ de vingt pieds. Il découvrit bientôt une porte d'acier, & le vieillard dit à Dakianos de l'ouvrir. Dakianos obéit avec tant d'empressement, qu'il rompit la porte avec son pied, quoique la clé fût à la serrure. Ils entrèrent l'un & l'autre dans le souterrain, sans être découragés par la grande obscurité qui y régnoit. Après avoir fait quelques pas,

une foible lumière leur fit distinguer les objets. Plus ils avançoient, & plus la lumière augmentoit. Ils se trouvèrent à la fin devant un grand & magnifique palais, dont les sept portes étoient fermées, mais sur lesquelles les clefs étoient attachées ; Dakianos prit celle de la première porte, & l'ouvrit. Le premier appartement renfermoit des parures & des ajustemens de la plus grande magnificence, & sur-tout des ceintures d'or garnies de pierreries. Ils ouvrirent le second, qu'ils trouvèrent rempli de sabres, dont la poignée & le fourreau étoient couverts de pierres les plus précieuses.

Le troisième étoit orné d'un nombre infini de cuirasses, de cottes de mailles, & de casques d'or de différentes façons, & toutes les armes étoient enrichies de pierreries superbes.

Le quatrième renfermoit des harnois de chevaux qui répondoient à la magnificence des armes.

Le cinquième offroit des piles de lingots d'or & d'argent.

Le sixième étoit rempli d'or monnoyé, & l'on pouvoit à-peine entrer dans le septième, tant on n'y trouvoit de saphirs, d'améthistes & de diamans. Ces trésors

immenses éblouirent Dakianos ; dès ce moment, il fut fâché d'avoir un témoin de sa bonne fortune. Sentez-vous, dit-il au vieillard, de quelle conséquence le secret & le mystère font en cette occasion ? Sans doute, lui répondit-il. Mais, reprit Dakianos, car si le roi a la moindre connoissance de ce trésor, son premier soin sera de le confisquer ; êtes-vous bien sûr de vous ? Ne craignez-vous rien de votre indiscretion ? Le désir de posséder la moitié de ces richesses, lui répliqua le vieillard, vous en doit être un sûr garant. La moitié de ces richesses ! interrompit Dakianos avec une sorte d'altération : mais cette moitié surpasse les trésors des plus grands rois. Le vieillard s'aperçut de cette altération, & lui dit : Si vous trouvez que la moitié soit trop pour moi, vous pouvez ne m'en donner quart. Volontiers, reprit Dakianos. Mais quelle précaution prenez-vous pour l'emporter sûrement ? Vous nous ferez découvrir, & vous serez cause de notre malheur. Eh bien, lui répondit le vieillard, quoique vous m'ayiez promis beaucoup davantage, ne me donnez qu'un des appartemens, j'en ferai content. Vous ne répondez point à ma question. Nous examinerons à loisir le parti que

que vous me proposez, reprit Dakianos : Je suis toujours bien-aîsé que vous soyez plus raisonnable, & que vous commençez à vous rendre justice. Dakianos examina de nouveau ces richesses avec plus d'avidité, & ses yeux en furent encore plus éblouis. Après avoir bien considéré le superbe appartement des diamans où ils étoient alors : Vous sentez bien dit-il au vieillard, que celui-ci est sans contredit le plus riche, & qu'il n'est pas naturel que je vous cede des droits aussi légitime que les miens. Vous avez raison, reprit le vieillard, & je ne vous le demande pas. Ils passèrent ensuite à l'appartement qui étoit rempli de l'or monnoyé. Ce trésor, dit Dakianos après l'avoir considéré quelque temps, est assurément celui qui causera le moins d'embarras, & dont on peut se défaire le plus aisément ; il peut encore servir à conserver tous les autres, soit en établissant une garde, soit en élevant des murailles ; ainsi je vous crois trop raisonnable, continua-t-il, pour ne pas convenir de la nécessité qui m'engage à le garder. P'en conviens, lui répondit le vieillard ; passons à un autre. Ces piles de lingots d'or & d'argent ne vous sont pas toutes nécessaires, dit-il en voyant le cinquième appartement. Non,

lui répondit Dakianos, je pourrois absolument me passer de quelques-unes ; mais je vous ai trop d'obligations pour vous exposer, en vous les donnant : comment pourriez-vous point à vous en défaire ? Ce sera mon affaire, lui répliqua le vieillard. Non, non, ajouta Dakianos, je vous aime trop pour y consentir. De plus, ce seroit le moyen de me faire découvrir ; on vous arrêteroit, & vous ne pourriez vous empêcher de me dénoncer. Voyons les autres. Ils ouvrirent le quatrième appartement. Ces harnois de chevaux ne peuvent absolument vous convenir, votre âge est un obstacle à leur usage. Il lui fit encore la même difficulté pour lui refuser les cuirasses & les armes qui remplissoient le troisième. Quand il l'eut refermé avec autant de soin que les autres, ils se trouvèrent dans celui qui renfermoit les sabres ; & le vieillard lui dit : Ces armes sont aisées à porter ; j'irai les offrir aux rois des Indes : je les vendrai séparément, & vous ne courrez aucun risque. Vous avez raison, reprit Dakianos, je puis vous en donner quelques-uns. En disant ces mots, il les examinoit, soit pour le poid de l'or, soit pour le prix des diamans. Enfin il en tira un de son fourreau. Alors il compara

toutes les richesses dont il pouvoit être le seul possesseur, avec la tête d'un homme; & ne pouvant concevoir comment il avoit si long-tems mis les choses en balance : Je me défie de toi, dit-il en courant sur le vieillard. Le vieillard embrassa ses genoux : Soyez touché, lui dit-il, de ma vieillesse, les trésors me font plus aucune impression, & je n'y prétends rien. Je le crois bien, lui répondit Dakianos, ils sont à moi; la table d'or me les donne. Le vieillard lui rapella ses sermens : Mais je vous en relève, poursuivit-il; pour le prix de l'obligation que vous m'avez, je ne vous demande la vie. Je t'ai trop offensé, reprit Dakianos, ta vie seroit ma mort, elle me donneroit trop d'inquiétude. Mon secret est à moi, dit-il, en faisant voler la tête du vieillard.

Le premier soin de Dakianos fut de faire promptement une fosse & d'enterrer cette malheureuse victime de son avarice. Il craignoit les témoins, & non pas les remords. Son cœur n'étoit occupé que du trésor qu'il possédoit; & son esprit, que des moyens de le conserver. Mais après l'avoir dévoré de ses yeux, & joui de tout ce que la cupidité peut avoir de plus satisfaisant, quel trouble ne se trouva-t-il

pas, quand il se sentit obligé de s'éloigner pour aller chercher des vivres ? Combien se reprocha-t-il de n'en avoir pas apporté avec lui ? Et s'il eut quelque souvenir du vieillard, ce ne fut que pour accuser sa mémoire, & pour se persuader qu'il avoit eu de mauvais desseins, puisqu'il ne l'avoit pas averti d'une chose que l'on pouvoit prévoir sans être aussi savant qu'il l'étoit en effet.

Pour ne pas mourir de faim dans le souterrain, il falloit en sortir : quel secours trouver dans une campagne aussi aride que celle dont il étoit environné ? Il falloit donc s'en éloigner; mais comment pouvoit s'y déterminer, sur-tout dans un tems où la terre nouvellement remuée pouvoit attirer la curiosité des voyageurs ? Dakianos fut au moment de se laisser mourir pour ne pas perdre de vue ce trésor. Tout ce qu'il put faire pour calmer ses inquiétudes, ce fut de partir quand la nuit fut venue. Il avoit pris quelques poignées de l'or monnoyé, il se rendit à la ville. Il acheta un cheval qu'il chargea de biscuit & d'une petite barrique d'eau, & revint avant le jour trouver un trésor qu'il aperçut avec autant de plaisir dans l'état où il l'avoit laissé, qu'il avoit eu de chagrin pour s'en éloigner.

Son premier soin fut de faire lui-même, avec un fatigue incroyable, un fossé très-profond autour de la caverne. Il ménagea un passage sous terre dont il couvrit l'ouverture avec ses autres habits, sur lesquels il coucha les premiers jours. Il fit ensuite une cahute de terre pour se mettre à l'abri. Tout ce qu'il souffrit en faisant des travaux si considérables, ne se peut concevoir, & l'on n'auroit jamais imaginé, en le voyant exténué par la peine & par le travail, qu'il fût le plus riche habitant de toute la terre.

Quand il eut conduit ses travaux au point de pouvoir s'en éloigner sans crainte, il se rendit encore à la ville, mais avec les mêmes précautions, c'est-à-dire, qu'il n'y fut que la nuit. Il l'employa toute entière à faire emplette de quelques esclaves, par le secours desquels il fit venir peu-à-peu toutes les choses qui lui étoient nécessaires pour sa sûreté & sa commodité. Bientôt il assembla des ouvriers avec lesquels il construisit plus solidement les ouvrages qu'il avoit commencés. Il fit jusqu'à trois enceintes de pierre autour de sa caverne, & coucha toujours entre la première & la seconde. Il eut grand soin de faire répandre ensuite le bruit qu'il faisoit le commerce étranger, & parla beaucoup de la fortune qu'il avoit faite en

Égypte : Sur ce prétexte, car il en faut pour être riche, il bâtit un superbe palais ; celui de mille colonnes élevé par Mélik Joïa, ancien roi des Indes, n'étoit rien en comparaison.

Tant de magnificence le fit bientôt considérer & rechercher de tout le monde, & les peines qu'il s'étoit données pour conserver ses richesses flattèrent son amour-propre, mais lui persuadèrent aisément qu'il les avoit acquises, & qu'il en pouvoit jouir sans remords ; aussi ne pensa-t-il plus au vieillard.

Il lui fut aisé de tirer tous les trésors du souterrain dont il ne confia jamais le secret à personne. Il envoya des caravanes de tous les côtés de l'Inde pour autoriser les dépenses qu'il faisoit en esclaves, en bâtimens, en femmes & en chevaux ; & la fortune favorisoit encore un commerce qui l'intéressoit fort peu. Son cœur satisfait du côté des richesses ne fut pas longtemps sans être sensible à l'ambition. Les cours ont beaucoup d'attrait pour les gens riches ; on les y reçoit avec tant d'accueil, on les loue d'une façon si fine & si déliée, qu'ils sont ordinairement séduits ; & Dakianos qui joignoit à l'opulence une ambition démesurée, ne négligea rien pour s'introduire à la cour du roi de Perse ; il

fit des présens aux visirs pour obtenir leur protection, & se rendit par-là leur esclave; sa magnificence & sa générosité parvinrent comme il l'avoit prévu & désiré, jusques aux oreilles du roi qui voulut le voir. Dakianos eut audience dès qu'il parut; mais pour donner une impression favorable de lui, & mériter la faveur du roi, il lui porta des présens que les plus grands rois n'auroient peut-être pu rassembler. C'est ordinairement par neuf qu'on les présente quand on veut pousser la magnificence à son dernier degré. Il se fit donc précéder par neuf chameaux superbes.

Le premier étoit chargé de neuf parures d'or, garnies des plus belles pierreries, où les ceintures tenoient le premier rang.

Le second portoit neuf sabres, dont les poignées étoient garnies de diamans.

On voyoit sur le troisième neuf armures de la même magnificence.

Le quatrième avoit pour charge, neuf harnois de chevaux, assortissans aux autres présens.

Neuf caisses pleines de saphirs étoient sur le cinquième.

Neuf autres caisses comblés de rubis, chargeoient le sixième.

Un

Un pareil poids d'émeraudes se trouvoit sur le septième.

Les améthistes, dans un nombre égal de caisses, faisoient la charge du huitième.

Enfin, l'on vit paroître neuf caisses de diamans sur le neuvième chameau.

Neuf filles de la plus grande beauté & superbement parées suivoient cette petite caravane, & huit jeune esclaves qui n'avoient point encore de barbe, précédoient immédiatement Dakianos.

Au milieu de l'éblouissement que ces présens caufoient au roi & à toute la cour, quelqu'un de ceux qui la composoient, & qui, suivant l'usage de ces lieux, cherchoit à critiquer, on vouloit faire de la peine à celui que l'on appauidissoit, ou ne vouloit peut-être que montrer la justesse de son esprit, demanda où étoit le neuvième esclave; Dakianos qui s'attendoit à la question, se montra: le roi sensible au tour délicat qu'il joignoit à des présens si considérables, le reçut avec une extrême distinction, & son éloquence naturelle acheva de lui mériter ses bonnes grâces. Bientôt il ne fut plus possible au roi de se passer de lui; il le faisoit asséoir à ses côtés, il lui donnoit le plaisir de la musique, il lui envoyoit tous les jours des

plats de sa table, & très-souvent les vins les plus exquis; pendant que de son côté il répondoit à tant de bontés par des présents dont la quantité étoit autant que la magnificence. Enfin, sa continuelle libéralité & son éloquence lui donnèrent un si grand crédit sur l'esprit du roi, qu'il le fit son visir pour ne jamais s'en séparer; cependant la confiance & l'amitié qu'il lui témoignoit, lui donnoient encore plus de crédit que la charge dont il étoit revêtu.

Dakianos gouvernoit la Perse avec un pouvoir absolu; il auroit dû jouir d'un qui contenoit sa vanité; mais l'ambition peut-elle être jamais satisfaite? La montagne de Kaf peut borner le monde, mais jamais les idées & les souhaits d'un ambitieux. Ce fut alors qu'on apprit au roi l'arrivée d'un ambassadeur de Grece, il lui donna promptement audience: l'ambassadeur, après avoir baisé le pied de son trône, lui remit une lettre qu'il fit lire à haute voix par son secrétaire; elle étoit conçue en ces termes:

« Moi, empereur & sultan des sept  
» climats, à vous, roi de Perse. Aussi-  
» tôt que ma lettre royale vous aura été

» rendue, ne manquez pas de m'envoyer  
» le tribut de sept années. Si vous faites  
» difficulté de me satisfaire, sachez que  
» j'ai une armée toute prête à marcher  
» contre vous. »

Cette lettre causa tant d'étonnement au roi qu'il ne fut quelle réponse il devoit faire. Dakianos, pour tirer le roi de l'embarras où il étoit, se leva de sa place, frappa la terre de sa tête, & voulut lui remettre l'esprit. La lettre de l'empereur de Grece ne doit pas, dit-il, vous affliger; il est aisé d'y répondre, & de le faire repentir de ses menaces & de son insolence: ordonnez à vos sujets de me venir trouver, moi, qui suis le plus humble de vos esclaves, je leur dirai ce qu'ils auront à faire. Ces paroles consolèrent le roi, il donna des ordres en conséquence, & Dakianos leva plus de cent mille hommes pour le roi, pendant que de son côté il assembla dix mille hommes qu'il équipa à ses dépens; le roi joignit à cette troupe d'élite deux mille soldats des mieux aguerris qu'il tenoit toujours auprès de sa personne, & dont il forma la garde de Dakianos qu'il déclara général de cette armée composée de cent douze mille hommes. Le

nouveau général prit congé du roi, & se mit à la tête des troupes qui servirent d'escorte à toutes ses richesses, qu'il eut grand soins d'emporter avec lui, & que dix mille chameaux porteroient avec peine; le roi de Perse qui se séparoit avec regret de son visir, l'accompagna pendant trois journées, & ne le quitta que les larmes aux yeux, en lui donnant mille bénédictions, & lui répétant mille fois qu'il étoit sa force, son appui, & qui plus est, l'ami de son cœur.

Dakianos choisit dans toutes les villes de son passage les hommes les plus agueris, il les équipoit à ses dépens, & leur donnoit tout l'argent qu'ils demandoient. Le bruit qui se répandit de cette magnificence attira des hommes de tous les côtés de l'univers, & son armée se trouva bientôt forte de trois cens mille hommes.

L'empereur de Grece assembla promptement ses troupes sur les nouvelles qu'il eut de l'armée de Perse, & vint au-devant de Dakianos avec sept cent mille hommes. Dès qu'il aperçut l'ennemi, il partagea son armée en deux corps & donna le signal du combat. Les troupes de Dakianos marchèrent avec tant de valeur, & leur premier choc fut si terrible, que l'armée

de l'empereur de Grece eut à peine le tems de se reconnoître; elle fut presqu'aussi-tôt défaite qu'attaquée. Dakianos fit couper la tête à l'empereur de Grece qu'il avoit fait prisonnier, & se rendit sans peine maître de tous ses états, dont il se fit reconnoître pour le souverain.

Le premier soin de ce nouveau monarque fut d'écrire cette lettre au roi de Perse :

« J'ai défait & vaincu César, j'ai con-  
 » quis ses états, & je suis monté sur son  
 » trône, & j'ai été reconnu souverain  
 » de tout son empire. Dès que ma lettre  
 » vous aura été rendue, ne différez pas  
 » d'un moment à m'envoyer le tribut de  
 » sept années; si vous faites la moin-  
 » dre difficulté de me le payer, vous su-  
 » birez le même sort que César. »

Cette lettre mit avec raison le roi de Perse hors de lui-même. Sans perdre de tems, il assembla ses troupes. Mais avant que de se mettre à leur tête pour marcher du côté de la Grece, il fit cette réponse à Dakianos :

« Un homme aussi méprisable que toi,

» peut-il s'être emparé de la Grece ; tu  
 « me trahis, moi qui suis ton roi, &  
 » qui me vois assis sur le trône d'or de  
 » me aïeux ; tu m'attaques malgré la fi-  
 » délité & la reconnoissance que tu me  
 » dois ; je pars pour faire périr jusques  
 » à ta mémoire, remettre la Grece en son  
 » premier état & la rendre à son souve-  
 » rain légitime. »

Cette réponse méprisante du roi de Perse jetta Dakianos dans un emportement de colère épouvantable ; il fit sur le champ un détachement de deux cent mille hommes de son armée pour aller combattre le roi de Perse ; ces troupes ne furent pas long-tems sans le rencontrer, le combat fut très-opinâtre ; mais enfin le roi de Perse fut défait, prit & conduit devant Dakianos.

Quand ce prince fut en sa présence ; Méchant, lui dit-il, comment peux-tu soutenir mes regards, toi, le plus ingrat de tous les hommes ? Moi, ingrat ! reprit Dakianos ; j'ai levé des troupes à mes dépens, j'ai dépensé la plus grande partie de mes trésors, j'ai donc acheté cette conquête ; de plus, j'ai combattu, j'ai vengé ta querelle ; que peux-tu me re-

procher ? Je t'ai aimé, reprit le roi. On soutient mal des reproches aussi bien fondés, quand on a la puissance en main. Ainsi Dakianos, pour toute réponse, ordonna qu'on lui coupât la tête. Aussi-tôt il envoya des troupes & s'empara de tous les états du roi de Perse. Il choisit Ephèse pour y fixer son séjour ; mais ne trouvant pas cette ville assez superbe, il la fit rebâtir avec magnificence, & donna tous ses soins à la construction d'un palais qui n'avoit point son pareil pour la solidité, l'étendue & la magnificence. Il fit élever au milieu un kiosch dont les murailles avoient deux cens toises de longueur, & dont le ciment & toutes les liaisons étoient d'or & d'argent. Ce kiosch contenoit mille chambres, & chacune renfermoit un trône d'or sur lequel on voyoit un lit de semblable métal ; il fit faire trois cens soixante & cinq portes de crystal, qu'il plaça de façon que le soleil levant, regardoit tous jours de l'année une de ces portes ; son palais avoit sept cens portiers ; soixante visirs étoient occupés de ses affaires ; on voyoit tous les jours dans la salle d'audience soixante trônes sur lesquels ceux qui s'étoient signalés à la guerre étoient assis ; il y avoit sept mille astro-

logues, qui s'assembloit tous les jours & qui lui marquoient à tous les momens les différentes influences ; il étoit toujours environné de dix mille ichoglans qui portoient des ceintures & des couronnes d'or, & qui du reste étoient magnifiquement vêtus ; ils n'avoient point d'autres emploi que d'être toujours prêts à recevoir ses ordres. Il établit soixantes pachas, chacun desquels avoit sous ses ordres deux mille jeunes hommes bien faits, qui commandoient chacun en particulier deux mille soldats.

Un jour que Dakianos étoit au milieu de toute sa splendeur, un vieillard sortit de dessous le trône sur lequel il étoit assis. Le roi surpris, lui demanda qui il étoit ; mais loin de lui en faire l'aveu, puisqu'il étoit un génie infidèle : Je suis lui dit-il, le prophète de dieu, j'obéis à ses ordres en venant vous trouver ; sachez donc qu'il m'a fait le dieu des cieus, & qu'il veut que vous soyez le dieu de la terre. Dakianos lui répondit : Qui pourra croire que je le sois ? Et le génie disparut aussitôt. Quelque tems après, Dakianos eut encore la même apparition, & le génie lui dit les mêmes choses ; mais il lui répondit : Vous me trompez, comment

pourrois-je être le dieu de la terre ? Votre puissance, vos grandes actions & le soin que dieu a pris de vous, doivent vous le persuader ; mais si vous ne me croyez pas, poursuivit le vieillard, faites ce que je vous dirai, & vous serez bientôt convaincu. Dakianos, dont l'orgueil étoit flatté & qui n'avoit plus rien à désirer du côté des grandeurs humaines, lui promit de consentir à tout. Que l'on porte votre trône sur le bord de la mer, poursuivit le vieillard. On exécuta ce qu'il désiroit ; & quand Dakianos s'y fut placé : Prince, lui dit le génie, il y a au fond de la mer un poisson dont dieu seul connoît la grandeur, & qui vient tous les jours à terre, il y demeure jusqu'à midi pour adorer dieu, personne ne l'interrompt dans ses prières, quand elles sont finies, il se replonge au fond de la mer. Le poisson parut à son ordinaire & le génie, dit à Dakianos : Quoique le poisson ne veuille rien croire de votre puissance, il a cependant déclaré à tous les poissons de la mer que vous êtes le dieu de la terre ; il ne redoute rien & vient aujourd'hui pour s'en informer. Vous saurez la vérité de ce que je vous annonce, continua-t-il, si vous daignez seulement

lui dire : Je suis le dieu de la terre ; vôtre voix redoutable le glacera d'effroi, il ne pourra l'entendre sans frémir, & certainement il prendra la fuite. Cette proposition fit plaisir à Dakianos, il appella le poisson & lui dit : Je suis le dieu de la terre. Ces paroles infidelles firent plonger le poisson jusqu'au fond de la mer, dans la crainte où il étoit que le dieu tout-puissant ne lança ses foudres pour punir cet imposteur. Dakianos se persuada sans peine que le poisson étoit infidèle, & que sa présence lui avoit fait prendre la fuite. Dès-lors il ajouta foi aux fausses paroles du génie, & bientôt il ne douta plus de sa divinité. Non-seulement son peuple l'adora, mais l'on venoit de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu'il exigeoit ; car il faisoit jeter dans un brasier ardent tous ceux qui refusoient de l'adorer.

Dans le nombre des dix mille jeunes esclaves qui demeuroient toujours devant lui les mains croisées sur l'estomac, il y avoit six grecs qui avoient toute sa confiance & qui approchoient le plus de sa personne. Ils se nommoient Jemlikha, Mekchilinia, Mechlima, Debermouch, & Dreznouch. Ils étoient ordinairement

placés en nombre égal à sa droite & à sa gauche, & Jemlikha étoit celui qu'il aimoit le plus. La nature l'avoit favorisé de ses grâces, son visage étoit beau, ses paroles étoient plus douces que le miel, & son esprit étoit brillant & agréable ; en un mot, ce jeune-homme renfermoit en lui toutes les perfections, & son devoir l'engageoit aussi bien que ses camarades à rendre à Dakianos les hommages qui ne sont rendus qu'à dieu.

Un jour Dakianos étoit à table, Jemlikha tenoit un éventail, pour chasser les mouches qui le pouvoient incommoder ; il en vint une qui se posa avec tant d'attachement sur le plat qu'il mangeoit qu'il fut obligé de l'abandonner. Jemlikha frappé de cet événement, trouva ridicule qu'un homme qui ne pouvoit chasser une mouche qui l'importunoit, prétendât à la divinité ; il me semble, continua-t-il, que l'on ne doit faire aucun cas d'un semblable dieu. Quelque tems après, Dakianos, entra dans un de ses appartemens pour dormir quelques heures ; & Jemlikha étoit encore devant lui avec l'éventail. Dieu envoya la même mouche, & cette fois elle se plaça sur le visage du prince. Jemlikha voulut la chasser, dans la crainte

qu'elle n'interrompît son sommeil ; mais ses soins furent inutiles , elle éveilla Dakianos , & le mit dans la plus cruelle impatience. Jemlikha , frappé de ses premières réflexions , dit en lui-même : Cet homme assurément n'est pas plus Dieu que je le suis moi-même. Il ne peut y avoir qu'un Dieu , & c'est celui qui a créé le soleil qui m'éclaire. Depuis ce tems Jemlikha prit l'habitude de dire tous les soirs en se couchant , le vrai dieu est celui qui a créé le ciel , qui se soutient sur l'air sans pilliers.

Il est bien difficile de faire des réflexions sérieuses , & de n'en point faire part à ses amis. Jemlikha communiqua tous ses doutes à ses camarades. Un homme qui n'a pu se débarasser d'une mouche , a-t-il beaucoup de pouvoir sur la nature , leur dit-il ? Alors il leur conta les aventures de la mouche. Mais si notre Roi n'est pas Dieu , lui dirent-ils , quel est celui qu'il faut adorer ? Jemlikha leur dit ce qu'il pensoit. Ils en furent persuadés , & depuis ce jour ils passèrent toutes les nuits en prières avec lui.

Les assemblées qu'ils faisoient en des lieux écartés , devinrent bientôt le sujet des conversations. Dakianos en fut inf-

truit , & les fit venir en sa présence , pour leur dire : vous adorez un autre dieu que moi ? Ils se contentèrent de lui répondre : Nous adorons le souverain maître du monde. Le roi qui prit cette réponse pour lui , les accabla de caresses , & leur donna la robe d'honneur. Ils se retirèrent comblés des faveurs de leurs maître , & leur premier soin fut d'aller adorer & remercier le grand dieu de ses bienfaits. Jemlikha leur dit ensuite : Si l'on fait encore au roi un rapport pareil à celui qui nous a mis dans un si grand danger , nous ne devons espérer aucune grace de sa part. Je crois donc que le seule parti que nous ayons à prendre , c'est de quitter le pays , & d'en chercher un où nous puissions adorer dieu sans crainte. Mais comment prendre la fuite , lui répondirent ses compagnons ? Nous ne connoissons point d'autre pays que celui-ci. Mettons notre confiance en dieu , reprit Jemlika , & profitons des circonstances. Nous ne suivons pas Dakianos quand il va faire ses grandes chasses pendant six jours , à la tête de son armée ; qui nous empêche de prendre ce tems pour notre départ ? Nous demanderons aux eunuques qui nous gardent , la permission de jouer au teheukian ; nous

fortirons de la place, nous le jetterons fort loin de nous, & nous prendrons la fuite sur les bons chevaux que l'on nous donne ordinairement. Ils approuvèrent ce projet; & ils attendirent avec beaucoup d'impatience le tems de pouvoir l'exécuter. Enfin Dakianos partit avec sa puissante armée, & recommanda à ses eunuques de bien garder les six jeunes esclaves.

Le lendemain du départ du roi, ils exécutèrent ce qu'ils avoient projeté. Les eunuques coururent après eux & voulurent les forcer de revenir au palais, mais ils leur répondirent: Nous sommes ennuyés de votre roi; il veut se faire passer pour le dieu de la terre, & nous n'adons que celui qui a créé tout ce que nous voyons. Les jeunes esclaves avoient déjà le fabre à la main, & ils mirent les eunuques en un moment hors d'état de les poursuivre. Mes amis, leur dit alors Jemlikha, nous sommes perdus, si nous ne faisons toutes la diligence possible. Ils poussèrent donc leurs chevaux, & ce fut avec si peu de ménagement, que bientôt ils se rendirent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied; mais enfin, épuisés de fatigue, de faim & de soif, ils s'arrêtèrent sur le bord du che-

min, & prièrent dieu avec confiance de les tirer de peine. Des genies fideles les entendirent, & touchés de leur situation, ils inspirèrent à Jemlikha de monter sur une montagne au pied de laquelle ils étoient. Ce ne fut pas sans peine qu'il y arriva; mais enfin il apperçut une fontaine, dont l'eau claire & pure étoit l'eau de la vie, & un berger assis, qui chantoit pendant que son troupeau païssoit. Jemlikha appella ses compagnons; le peu de paroles qu'il put leur faire entendre, augmenta leurs forces, leur en donna suffisamment pour arriver sur la montagne.

Le berger qui se nommoit Keschetiouch, leur donna quelques vivres, & ils burent de l'eau de cette charmante fontaine. Ces secours rétablirent leurs forces & leur premier soin fut d'en rendre grâces à dieu. Alors Keschetiouch leur dit: Comment avez-vous trouvé le chemin d'un lieu où je n'ai jamais vu personne? Si je ne me trompe, vous prenez la fuite: confiez-moi vos peines, je pourrai peut-être vous être de quelqu'utilité. Jemlikha lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé. Ses discours portèrent la lumière de la foi dans le cœur de ce berger, dieu l'éclaira, & sur le champ il apprit & répéta leurs

prières. Ensuite il leur dit : Je ne veux plus vous quitter. Ephèse est si près d'ici, que vous y courez toujours quelque danger ; ne doutez pas que Dakianos ne fasse tous ses efforts pour vous faire arrêter. Je connois assez après d'ici une caverne que l'on ne trouverois peut-être pas en quarante ans de recherche ; je vais vous y conduire ; & sans attendre plus long-tems, ils se mirent en chemin.

Le berger avoit un petit chien que l'on appelloit *Catnier*, qui les suivoit ; ils ne vouloient pas le mener avec eux, & ils firent tous leurs efforts pour l'éloigner. Ils lui jetèrent une pierre qui lui cassa une jambe ; mais il les suivit en boitant. Ils lui en jetèrent une seconde qui ni le rebuta point, quoiqu'elle lui eût cassé l'autre jambe de devant ; au contraire, en marchant sur les deux de derrière, il ne ralentit point sa marche. La troisième pierre lui en ayant encore cassé une, il ne fut plus en état de marcher. Mais dieu, pour faire éclater sa toute-puissance donna le don de la parole à ce petit chien, qui leur dit : Hélas ! vous allez chercher dieu & vous m'avez ôté toute espérance de pouvoir y aller comme vous ! Ne suis-je pas aussi une créature de Dieu ? N'y

a-t-il que vous qui soyez obligés de le connoître ? Ils furent étonnés d'une si grande merveille, & si touché de l'état auquel ils l'avoient réduit, qu'ils le portèrent l'un après l'autre, en priant dieu de les protéger.

Ils ne furent pas long-tems sans arriver dans la caverne où le berger les conduisoit. Ils se trouvèrent si fatigués en y arrivant, qu'ils se couchèrent & s'endormirent ; mais par une permission toute particulière de dieu, ils dormoient les yeux ouverts, de façon qu'on ne les auroit jamais soupçonnés de goûter un repos si parfait.

La caverne étoit sombre, les ardeurs du soleil ne pouvoient jamais les incommoder ; un vent doux & léger les rafraichissoit sans cesse ; une ouverture longue & étroite laissoit entrer les rayons du soleil à son lever, & la bonté de dieu alla jusqu'à leur envoyer un ange qui les tournoit deux fois la semaine, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, pour empêcher la terre de les incommoder.

Cependant les eunuques qui avoient échappés à la fureur des sabres des jeunes esclaves, vinrent promptement rendre

compte à Dakianos de ce qui s'étoit passé. Il fut au désespoir de leur fuite, & dans le tems qu'il repassoit dans son esprit toutes les bontés qu'ils avoit eues pour eux, & qu'il les accusoit de la plus grande ingratitude, le même génie infidèle qui lui avoit apparu plusieurs fois, se présenta devant lui, & lui dit : Vos esclaves ne vous ont quitté que pour aller adorer un autre dieu, dans lequel ils ont mis toute leur confiance. Ce discours réveilla la colère de Dakianos ; il conjura le génie de lui apprendre au moins le lieu de leur retraite. Je puis seul vous y conduire, reprit le génie. Les hommes feroient en vain des recherches pour le trouver, & je vous y conduirai à la tête de votre armée. Ils partirent aussi-tôt, & ne furent pas long-tems sans arriver devant la caverne. Le génie dit alors à Dakianos : C'est ici qu'ils se sont retirés. Dakianos qui n'étoit occupé que du désir de se venger, se présenta pour y entrer. Dans le moment il en sortit une vapeur épouvantable, qui fut suivie d'un vent furieux, & les ténèbres se repandirent dans cette partie du monde. L'armée recula de frayeur ; mais la colère redoublant le courage de Dakianos, il avança jusqu'à

l'entrée de la caverne ; ce fut avec des peines incroyables, & malgré tous ses efforts, il lui fut absolument impossible d'y entrer, tant l'air étoit impénétrable. Il aperçut Catnier qui dormoit la tête posée sur ses deux pattes. Il distingua parfaitement les six jeunes grecs & le berger qui goûtoient les charmes du sommeil ; mais il ne les en soupçonna pas, car ils avoient les yeux ouverts. Dakianos ne fut pas assez téméraire pour redoubler ses efforts ; une secrète horreur le retint ; la vue de cette caverne, & tous les prodiges du ciel, répandirent la terreur dans son esprit ; enfin il vint rejoindre son armée, en disant qu'il avoit trouvé ses esclaves ; qu'ils s'étoient prosternés devant lui sans avoir le courage de lui parler ; qu'il les avoit laissés prisonniers dans la caverne, en attendant le parti qu'il prendroit sur leur punition. En effet, il consulta ses soixantes visirs ; & leur demanda quelle vengeance éclatante il pouvoit tirer de ces jeunes esclaves ; aucun de leurs avis ne put le satisfaire. Il eut donc recours à son génie, qui lui conseilla de commander à ses architectes qui marchent toujours avec lui, d'élever une muraille très-épaisse qui fermât exactement l'entrée

de la caverne, pour ôter toute espèce de secours à ceux qui s'y trouvoit enfermés. Vous aurez soin pour votre gloire, ajouta-t-il, de faire écrire sur cette muraille, le tems, l'année & les raisons qui vous ont engagé à la construire ; c'est le moyen d'apprendre à la postérité que vous avez su vous venger avec grandeur.

Dakianos approuva ce conseil, & fit élever une muraille aussi épaisse que celle d'Alexandrie ; mais il avoit eu la précaution de réserver un passage dont il connoissoit seul l'ouverture, dans l'espérance de pouvoir quelque jour s'emparer de ses esclaves, & dans la vue d'examiner les événemens de la caverne, dont il étoit continuellement occupé malgré lui. Il avoit ajouté à toutes ces précautions celle de poser une garde de vingt mille hommes, qui campoient devant la muraille. Toutes ses armées eurent ordre de relever chaque mois ce corps de troupes, auquel il étoit assigné de faire périr tous ceux qui voudroient approcher d'un lieu qui renfermoit ceux dont la révolte & la fuite étoient le premier malheur de sa vie ; car jusqu'à ce moment lui avoit heureusement succédé. Les beautés qu'on lui amenoit de toutes les parties de la terre, les dé-

lassemens & les fêtes que son sérail lui donnoit tous les jours, les amusemens qu'il prenoit avec les jeunes gens de sa garde, ne pouvoient remplacer Lemlikha dans son cœur ni lui faire oublier ses procédés & ceux ne ses compagnons. Un desir de vengeance se joignoit à l'insulte qu'il croyoit en avoir reçue ; elle lui paroissoit d'autant plus grande, que rien encore ne lui avoit résisté. Pour un homme enivré de sa gloire, & dont il avoit été lui-même l'artisan, une opposition aussi formelle à ses volontés, étoit une cruelle situation : aussi rien ne pouvoit l'empêcher d'aller tous les jours à la caverne faire de nouveaux efforts pour y entrer, du moins pour repaître ses yeux des objets dont il méditoit la vengeance.

Le calme dont jouissoient ceux qu'il regardoit toujours comme ses esclaves, redoubloit ses fureurs. Les yeux qu'ils avoient ouverts, leur silence à tous les reproches & à toutes les injures dont il les accabloit, leurs attitudes mêmes, tout étoit en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu'il joignit les imprécations contre le grand dieu, aux discours qu'il tenoit ordinairement, dieu permit que Catnier, sans se remuer, lui dit : Méchant, peux-tu blasphémer un dieu qui t'a laissé vivre,

malgré les crimes que tu as commis ? Crois-tu qu'il ait oublié de venger la mort du savant Égyptien que ton avarice a fait périr malgré tes sermens ? Dakianos, dont la colère étoit impuissante, sortit outré des reproches accablans qu'il recevoit du chien de ses esclaves. Quel sujet d'humiliation ! Mais loin de recourir à dieu & d'implorer sa clémence, son orgueil se révolta ; & par un sentiment naturel aux méchans, qui rendent ordinairement ceux qui leur sont soumis responsables des choses qui ont blessé leur vanité, il fit, à son retour, exécuter dans la place publique, plus de deux mille hommes qui refusoient de l'adorer. Ces exemples de sévérité répandirent le feu de la révolte qui s'alluma de tous côtés dans l'immensité de ses états ; & malgré les occupations que ces troubles lui donnoient pour en arrêter le cours, un mouvement intérieur auquel il ne pouvoit résister, le conduisoit toujours à la caverne. Qu'y vais-je chercher ? disoit-il en lui-même. Les reproches & le mépris d'un des plus vils animaux, pendant que l'on m'adore de tous côtés, qu'un mot de ma bouche sacrée est révééré. Que suis-je cependant aux yeux d'un animal que dieu protège ?

Un objet d'impuissance. Ah ! Dakianos, quel honte ! Mais du moins j'ai su la cacher, malgré ce dieu qui veut me tourmenter, & ses efforts seront impuissans contre mon arrangement. Que je suis heureux d'avoir dérobé à mes sujets la connoissance d'un tel malheur ! Que j'ai eu d'esprit en faisant élever une muraille qui défende l'entrée de la caverne, & d'empêcher, par les troupes que j'ai disposées, tous les hommes de pouvoir y aborder ! Mais comment mes esclaves peuvent-ils y subsister depuis que je les y tiens enfermés ? Sans doute ils ont quelque communication dans la campagne, & cette communication m'est inconnue. Pour remédier à cet inconvénient, il faut que j'environne la montagne de mes troupes. Aussi-tôt il donna ordre à six cens mille hommes de former une enceinte des plus exactes, & de ne laisser approcher personne d'un lieu si odieux pour lui. Quand il eut pris ces nouvelles précautions, il revint à l'entrée de la caverne, & dit d'une voix haute & fière : C'est à-présent que vous serez obligés de vous remettre en ma puissance. Catnier lui répondit encore : Nous ne te craignons point, dieu nous protège ; mais, crois-moi, retourne à

Ephèse, ta présence y devient nécessaire. Dakianos voyant qu'il ne lui répondoit plus, revint à la ville, & trouva que l'on avoit égorgées plusieurs eunuques de son sérail, violé & enlevé ses femmes. Dakianos, outré de cet affront, ne put s'empêcher de retourner à la caverne, & de dire à Catnier ( parce qu'il étoit le seul qui lui répondoit ) : Si ton dieu pouvoit me rendre l'honneur qu'on m'a ravi, je verrois.... Catnier lui répondit : Dieu ne peut rendre l'honneur quand on l'a perdu. Va, retourne à Ephèse, d'autres malheurs t'y attendent. Ces paroles emurent Dakianos. Il revint aussi-tôt sur ses pas, & trouva que le démon de la haine s'étoit emparé de ses trois fils, qu'ils avoient mis le sabre à la main, & que l'ange de la mort alloit les enlever, ce qu'il fit à ses yeux. Quelle douleur pour un père ! quel chagrin pour un ambitieux, qui comptoit leur donner à chacun l'empire d'une des parties du monde ! Dans la douleur dont il étoit accablé, il ne put s'empêcher d'aller encore à la caverne. Méchans, leur dit-il, quels tourmens ne dois-je pas vous faire souffrir, quand vous ferez entré mes mains ? Mais rendez-moi mes enfans, & je vous par-

donne tout ce que vous m'avez fait. Catnier prenant toujours la parole, lui répondit : Dieu ne rend point des enfans quand il les a bannis du monde pour punir leur père de ses crimes. Va, retourne à Ephèse, tu mérites d'éprouver encore de nouveaux malheurs. C'en est trop aussi, s'écria Dakianos en se retirant ; & dans la rage & le désespoir de son cœur, il ordonna à toutes ses troupes & à tous les habitans d'Ephèse d'apporter chacun une bûche ou un fagot. Ses ordres furent exécutés. Il fit placer cette énorme quantité de bois devant la caverne, dans l'espérance d'étouffer ceux qu'elle renfermoit ; mais le vent rabattit toutes les flammes de ce grand feu contre l'armée qui prit la fuite, & contre la ville. Aucune maison n'en fut cependant incommodée ; mais le feu s'attacha au palais de Dakianos, qui fut absolument réduit en cendres, & toutes les richesses qu'il avoit toujours amassées avec tant de soin, s'évanouirent à ses yeux, pendant que la caverne n'éprouva pas la moindre altération. Ce dernier prodige l'engagea à faire des prières aux sept Dormans, & à Catnier lui-même, en les priant d'intercéder pour lui. Le petit chien lui répondit : C'est la crainte, & non la

piété qui semble amollir la dureté de ton cœur. Eloigne-toi, dieu connoît tes pensées, tu ne peux le tromper.

Dakianos se retira confus de ce dernier reproche, mais encore plus outré de s'être humilié.

Au milieu de tous les malheurs qui se succédoient pour accabler cet ennemi de Dieu, la révolte s'étoit considérablement augmentée, exigeoit des exemples, & la situation du cœur de Dakianos l'engageoit à les rendre de la plus grande sévérité. Il fit pour cet effet élever au milieu de la place publique & sur les ruines de son palais, un trône de fer ; il ordonna à toute sa cour & à toutes ses troupes de s'habiller de rouge, & de porter des turbans noir ; il eut soin de prendre le même ajustement, pour faire périr en un instant cinq ou six cens mille hommes qu'il vouloit sacrifier à la fois pour la sûreté de son trône, aux mâmes de ses enfans, à son honneur perdu, & qui plus est, aux remords qui déchiroient son cœur. Mais avant de faire cette cruelle exécution, il voulut encore aller visiter la caverne ; il espéra que ses ames, qui sont ordinairement la confiance des méchans, pourroient intimider ceux dont il n'avoit pu rien obte-

nir, ni par prières ni par menaces. En arrivant, il redoubla ses blasphèmes. Tremble, méchant, lui dit alors Carnier sans s'émouvoir plus qu'à son ordinaire, sans même lever la tête qu'il avoit appuyée sur ses pattes. Que je tremble ! reprit Dakianos ; Dieu ne peut me faire trembler : Mais il peut te punir, poursuivit Carnier, tu touches à ton dernier instant. Dakianos n'écoutant plus alors que son ressentiment, prit son arc & ses fleches : Nous verrons, dit-il, si je ne suis pas au moins redoutable. Alors il lui décocha une fleche de toute la force de son bras ; mais un pouvoir surnaturel la fit tomber aux pieds de celui qui la tiroit, & dans le même instant, il sortit de la caverne un serpent qui avoit plus de six-vingt pieds de longueur, & dont le regard terrible & enflammé le fit trembler. Dakianos voulut prendre la fuite, mais le serpent l'eut bientôt atteint ; il le prit par le milieu du corps, & lui fit traverser la ville pour rendre tous ses sujets témoins de ses craintes & de sa punition ; il le porta sur le trône de fer qu'il avoit préparé pour sa cruelle vengeance. Ce fut là que le dévorant peu-à-peu par les extrémités, il donna, par les souffrances qu'il lui fit

endurer, un exemple terrible de la punition que méritoient son ingratitude & son impiété. Le serpent revint ensuite dans la caverne, sans avoir fait le moindre mal à personne, & tous les habitans d'Ephèse en rendirent grace au Tout-Puissant.

Plusieurs rois succédèrent à Dakianos, & occupèrent son trône pendant cent-quarante ans, après lesquels il tomba entre les mains des anciens Grecs, qui en jouirent encore l'espace de cent soixante-neuf ans.

Quand le tems du sommeil des sept Dormans fut accompli, ce qui étoit écrit dans les livres de Dieu leur arriva ; un des sept se réveilla dans le moment où l'aurore commençoit à paroître. Il se leva sur son séant, en disant en lui-même : Il me semble que j'ai dormi tout au moins pendant vingt-quatre heures ; & peu-à-peu les autres se réveillèrent, frappés de la même idée.

Jemlikha, toujours plus vif que les autres, se leva promptement, & fut très-étonné de trouver à l'ouverture de la caverne une muraille construite de gros quartier de pierre, qui la fermoit exactement. Il revint trouver ses camarades, & leur conta le sujet de sa surprise. Mal-

gré cet inconvénient, ils convint qu'il falloit absolument envoyer quelqu'un à la ville pour acheter des vivres. Ils jetèrent les yeux sur le berger, & Jemlikha lui donna de l'argent, en lui disant : Tu ne cours aucun risque en y paroissant. Le berger sortit pour leur rendre ce service. Dans ce moment, Cataier s'éveilla, parfaitement guéri de ses trois pattes, & vint le caresser. Le berger fit de vains efforts pour sortir de la caverne, car le passage que Dakianos s'étoit réservé étoit comblé ; mais en examinant avec soin, il remarqua les énormes quartiers de pierre dont la muraille étoit construite, il reconnut non sans étonnement qu'une partie des arbres étoit séchée, qu'une autre étoit tombée, que l'eau des fontaines étoit différemment placée ; en un mot, il fut si troublé des grands changemens qu'il aperçut, qu'il rentra dans la caverne pour faire part de son étonnement à ses camarades. Ils se levèrent aussi-tôt & sortirent pour en juger, mais chaque objet ne servit qu'à redoubler leur embarras. Jemlikha dit alors au Berger : Donne-moi tes habits, Je vais moi-même à la ville chercher ce qui nous est nécessaire, & m'éclaircir sur ce que nous ne pouvons comprendre. Le berger

lui donna ses habits & prit les siens. Jemlikha se fit avec beaucoup de peine un passage à travers les ruines de cette épaisse muraille, suivit le chemin de la ville, & remarqua sur la porte un étendard où l'on voyoit écrit, *Il n'y a point d'autre Dieu que le vrai Dieu.* Il fut très-étonné qu'une nuit eût produit un si grand changement. N'est-ce point disoit-il, une vision ? veillé-je ? n'éprouverois-je pas l'illusion d'un songe ? Pendant qu'il faisoit ces embarrassantes réflexions, il vit sortir un homme du château ; il s'en approcha & lui demanda si cette ville ne se nommoit pas Ephèse ; cet homme lui répondit simplement qu'elle s'appelloit ainsi. Comment nommez-vous celui qui la gouverne ? reprit aussitôt Jemlikha. Elle appartient à Encouch, il en est le roi, il y fait son séjour, lui répliqua le même homme. Jemlikha toujours plus étonné poursuivit ses questions : Que signifient ces mots écrits sur cet étendard ? lui demanda-t-il. L'homme satisfit sa curiosité, en lui disant qu'ils représentoient les noms purs de Dieu. Mais il me semble, interrompit Jemlikha avec vivacité, que Dakianos est le roi de cette ville, & qu'il s'y fait adorer comme dieu. Je n'ai jamais entendu

parler d'aucun roi qui se mommât ainsi, reprit l'habitant de la ville. Quel sommeil singulier éprouvai-je à-présent, s'écria Jemlika ? Réveillez-moi, je vous conjure, lui dit-il. Cet homme, surpris à son tour, ne put s'empêcher de lui dire : Quoi ! vous me faites des questions sages & raisonnables, vous avez compris mes réponses, & vous croyez que vous dormez ? Jemlika, honteux de l'opinion qu'il donnoit de lui, le quitta, disant en lui-même : Grand dieu, m'avez-vous privé de la raison ! Dans ce trouble d'idées il entra dans la ville, qu'il ne reconnut en aucune façon ; les maisons, les temples, les téraïls lui parurent sous une forme nouvelle ; enfin il s'arrêta à la porte d'un boulanger, il choisit plusieurs pains & présenta son argent. Le boulanger l'examina & regarda Jemlikha avec beaucoup d'attention ; car il en fut alarmé, & lui dit : Pourquoi me regardes-tu, donne-moi ton pain, prends ton argent, & ne t'embarrasse pas d'autre chose. Le boulanger lui répondit avec une vive curiosité : Où as-tu trouvé cet argent ? Que t'importe ? reprit Jemlika. Je ne connois point cet argent, reprit le boulanger, il n'est point frappé au coin du roi qui regne aujourd'hui.

d'hui, fais-moi part du trésor que tu es assez heureux sans doute pour avoir trouvé, je te promet le secret. Jemlika prêt à s'impacienter, lui dit : Cet argent est marqué au coin de Dakianos, le maître absolu de ce pays ; que puis-je te dire de plus ? Mais le boulanger, toujours frappé de son idée, poursuivit ainsi ; Tu viens de la campagne, crois-moi, ton métier de berger ne t'a pas rendu assez fin pour me tromper, ni pour m'en imposer. Dieu t'a fait la grace de te faire trouver un trésor, si tu ne consens à le partager avec moi, je vais te déclarer au roi, il faudra te faire arrêter, on saisira tes richesses, & l'on te fera peut-être mourir pour n'avoir pas fait de déclaration.

Jemlikha, impatienté de tous les discours du boulanger, voulut prendre du pain, & s'éloigner. Le boulanger le retint ; la dispute s'échauffa, & le peuple s'assembla pour les écouter. Jemlikha disoit au boulanger : Je ne suis sorti qu'hier de la ville, je reviens aujourd'hui, qui peut te faire imaginer que j'aie trouvé un trésor ? Rien n'est plus vrai, reprenoit le boulanger, & je veux en avoir m'a part. Un qui appartenoit au roi, accourut au bruit, & dans l'incertitude de l'événement, fut

chercher

chercher la garde, qui faisoit Jemlikha & le conduisit devant le roi. On lui exposa le sujet de la dispute, & le prince lui dit : Où as-tu trouvé les vieilles monnaies dont on parle ? Sire, lui répondit Jemlikha, je les ai apportées hier de la ville, mais en une nuit Ephèse a pris une forme si différente, que je ne la connois plus ; tous ceux que j'ai rencontrés, tous ceux que je vois, me sont inconnus ; cependant je suis né dans cette ville, & je ne puis exprimer le trouble de mon esprit. Le roi lui dit : Tu parois avoir de l'esprit, ta physionomie est heureuse & n'a rien d'altéré, comment tes paroles peuvent-elles être si peu raisonnables ? Est-ce pour m'abuser que tu feins d'avoir perdu l'esprit ? Je veux absolument savoir où tu as caché le trésor que ta bonne fortune t'a fait rencontrer. La cinquième partie m'appartient de droit, & je consens à te laisser le reste. Sire, lui répondit Jemlikha, je n'ai point trouvé de trésor, mais je crois avoir perdu l'esprit. Jemlikha n'osoit parler trop clairement, il craignoit toujours que ce roi qu'il ne connoissoit pas, ne fût un visir de Dakianos qui le feroit conduire à ce prince qui pouvoit être absent.

Heureusement pour lui, Encouch avoit un visir dont l'esprit étoit pénétrant, & qui avoit une très-grande connoissance des préceptes de la loi & de l'histoire ; celle Dakianos ne lui étoit pas inconnue, & l'on avoit par conséquent quelque notion des sept Dormans que l'on croyoit être dans la caverne voisine. Les discours de Jemlikha lui donnèrent des soupçons, & pour les éclaircir, il dit tout bas au roi : Je suis fort trompé ou ce jeune-homme étoit attaché à Dakianos ; Dieu l'éclaira, il quitta ce prince, & se retira dans une caverne avec cinq de ses compagnons, un berger & un petit chien ; ces sept personnes doivent sortir de cette caverne après avoir dormi trois cens neuf ans, leur réveil doit attacher le peuple à la prière, & tout me porte à croire que ce jeune-homme est celui que Dakianos aimoit avec tant de passion.

Encouch avoit avec raison beaucoup de confiance en son visir, ainsi s'adressant à Jemlikha : Conte-nous ton aventure sans aucun déguisement, lui dit-il, ou je vais te faire arrêter. Jemlikha qui sentoit le besoin que ses amis avoient de son retour, lui obéit, malgré la frayeur qu'il avoit de retrouver Dakianos, & finit son

récit qui se trouva conforme à tout ce que le visir avoit lu dans l'histoire ; mais ce qui pouvoit encore plus convaincre le roi, c'est qu'il ajouta : Votre majesté saura que j'ai une maison, un enfant & des parens dans la ville, ils rendront témoignage de tout ce que je viens de dire. Songe, lui dit alors le prudent visir, que ce que tu as raconté au roi est arrivé il y a trois cens neuf ans. Il faudroit donc nous donner une preuve, reprit le roi. Je ne reponds point, par respect, reprit Jemlikha, à la difficulté que l'on me fait ; mais pour vous persuader de ce que je viens d'avancer, c'est que dans la maison qui m'appartient j'ai caché un trésor assez considérable, moi seul j'en ai connoissance. Le roi & toute sa suite se mirent aussi-tôt en marche pour se rendre à cette maison. Mais Jemlikha qui marchoit le premier pour les conduire, regardoit de tous côtés, & ne connoissoit ni son quartier ni sa maison.

Il étoit dans cette embarras, quand dieu permit qu'un ange, sous la figure d'un jeune-homme, vint à son secours, & lui dit : serviteur de dieu, vous me paroissez bien étonné. Comment voulez-vous que je ne sois pas surpris ? lui ré-

pondit Jemlikha, cette ville est si changée en une nuit que je ne puis trouver ma maison, par même le quartier où elle est située : Suivez-moi, lui dit l'ange de dieu ; je vais vous y conduire. Jemlikha, toujours accompagné du roi, des beys & des visirs, suivit de l'ange de dieu, qui s'arrêta quelque tems après devant la porte, & disparut en lui disant : Voilà votre maison. Jemlikha, par un effort de confiance, y entra, & ne vit qu'un vieillard qui lui étoit inconnu & qui étoit entouré de plusieurs jeunes-gens, il les salua tous fort poliment, & dit au vieillard avec douceur : Cette maison m'appartient, à ce que je crois ; pourquoi vous y trouvai-je & qu'y faites-vous ? Je crois que vous vous trompez, lui répondit le vieillard avec la même douceur ; cette maison est depuis long-tems dans notre famille ; mon grand-père l'a laissée à mon père qui n'est pas encore mort, & qui, dans la vérité, n'a plus qu'un souffle de vie. Les jeunes-gens voulurent répondre, & s'emportèrent contre Jemlikha, Mais le vieillard leur dit : Ne vous fâchez point, mes enfans, l'emportement n'est jamais nécessaire. Il a peut-être quelque bonne raison à nous donner, écoutons-le.

Ensuite il se tourna du côté Jemlikha, & lui dit : Comment cette maison peut-elle vous appartenir ? de quel droit le prétendez-vous ? qui êtes-vous ? Ah ! mon cher vieillard, reprit Jemlikha, comment pourrois-je vous persuader mon aventure ; aucun de ceux à qui je l'ai racontée n'a voulu y ajouter foi, je n'y puis rien comprendre moi-même ; jugez de la situation où je suis. Le vieillard touché de sa douleur, lui dit : Prenez courage, mon enfant, je m'intéresse à vous, mon cœur s'est ému en vous voyant. Jemlikha, rassuré par ce discours, raconta au vieillard tout ce qui lui étoit arrivé ; & celui-ci n'eut pas plutôt entendu son récit, qu'il alla chercher un portrait pour le comparer à Jemlikha. Quand il l'eut examiné quelque tems, il soupira, son trouble & son émotion redoublèrent ; il baisa plusieurs fois le portrait, & se jeta aux pieds de Jemlikha en frottant son visage tout ridé, & tenant sa barbe blanchie par les années ; il s'écria : Ah ! mon cher grand-père. Les torrens de larmes qui couloient de ses yeux l'empêchèrent d'en dire d'avantage. Le roi & ses visirs, que cette scène avoit rendus forts attentifs à la conversation, dirent alors au vieillard : Quoi !

vous le reconnoissez pour votre grand-père ? Oui, sire, lui répondit-il, c'est le père de mon père. Mais il ne put achever ces mots sans fondre encore en larmes. Ensuite il le prit par la main & le conduisit par toute la maison. Jemlikha dit en appercevant une poutre de cyprès : C'est moi qui ai fait placer cette poutre, on trouvera sous son extrémité une grande pierre de grenat, elle couvre dix vases pareils à ceux qui sont dans le trésor des rois ; ils sont remplis de piéces d'or marquées au coin de Dakianos, & chacune de ces piéces pèse cent drachmes. Pendant que l'on travailloit à découvrir la poutre de cyprès, le vieillard s'approcha de Jemlikha avec le plus grand respect, & lui dit : Mon père, qui est votre fils, est encore en vie ; mais il a si peu de force que j'ai été obligé de l'envelopper dans du coton, & de le mettre dans un panier que j'ai pendu à un clou. C'est lui qui m'a conté quelques-unes des choses que vous venez de me dire ; venez voir, continua-t-il, mon père & votre fils. Jemlikha le suivit dans une chambre voisine. Il décrocha un petit panier dont il tira un paquet de coton ; le paquet renfermoit un vieillard qui n'étoit pas plus gros qu'un enfant qui

vient de naître ; on lui fit avaler un peu de lait ; il ouvrit les yeux & reconnut encore Jemlikha l'objet de son amour. Il ne put s'empêcher un torrent de larmes, & Jemlikha ne put retenir les siennes. Quel étonnement pour tous ceux qui voyoient un jeune-homme dont le fils étoit dans cet excès de décrépitude, le fils de son fils, un vieillard accablé d'années, & les enfans de ce vieillard ressemblans pour la force & la vigueur à leur bisaïeul. Le peuple, à la vue de cette merveille, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur & la puissance de dieu. On examina les annales, on vit que les trois cens neuf ans étoient accomplis le même jour.

Quand la poutre de cyprès fut levée, on trouva tout ce que Jemlikha avoit annoncé ; il fit présent d'une partie de ce trésor au roi, & donna l'autre aux enfans de son fils.

Le roi dit ensuite à Jemlikha : Nous sommes à-présent convaincus de la vérité de ton histoire, allons trouver tes camarades dans la caverne, & leur porter des secours. Je n'ai point d'autres vœux à former, lui répondit Jemlikha. Le prince fit porter beaucoup de vivres avec lui,

& partit accompagné du peuple & de son armée pour se rendre à la caverne ; elle parut si affreuse que personne n'eut le courage d'y entrer. L'on assure cependant que le roi s'y détermina, qu'il vit les compagnons de Jemlikha, mais que ce fut au moment que lui-même en entrant, rendit l'esprit avec les autres, & le petit chien. Il les entendit même faire leurs actes d'adoration au souverain maître de l'univers, & mourir en les prononçant. Encouch fit apporter tout ce qu'il falloit pour leur rendre les derniers devoirs, & les fit enterrer dans la même caverne où ils avoient dormi si long-tems. Quand tout le monde en fut sorti, par une permission particulière de dieu, l'entrée de la caverne se ferma, sans que, depuis ce tems, il ait été possible à aucun homme d'y entrer.

Le roi voulut qu'on élevât, à quelques pas de-là une colonne sur laquelle il fit graver l'histoire des sept Dormans, afin de faire connoître la puissance de dieu, d'inspirer de l'horreur pour l'ingratitude, & de montrer par cet exemple quel est le pouvoir de la prière.

F I N.

~~10-154-66~~

DE CELUI  
QUI MIT L'ANNEAU NUPTIAL  
AU DOIGT  
DE NOTRE-DAME.

E X T R A I T.

**L**ORSQUE le Pape saint Gregoire parvint au Pontificat, Rome avoit encore beaucoup de Païens. Le Pontif, dans la crainte qu'ils ne fussent tentés d'adorer les nombreuses statues de Saints & de Saintes qu'offroit la ville, les fit toutes enlever, & donna ordre qu'on les portât dans la place publique. Un jour que de jeunes Romains s'amusoient à lutter dans cette place, l'un d'eux, nouveau marié & Païen, ayant ôté son anneau nuptial de peur qu'il ne se catsât, il s'avisa de l'aller mettre au doigt

d'une des statues qui étoient là ; & il ajouta en plaissant, femme, je t'épouse. Cette statue étoit celle de la Vierge ; mais Notre-Dame qui n'entendoit point raillerie, le prit au mot & plia le doigt, de sorte que quand il vint reprendre son anneau, il ne put le retirer.

Ce n'est pas tout. La nuit, ayant voulu careffer sa femme, il fut fort étonné de se sentir repoussé par une main puissante, qui en même temps lui comprimoit le corps d'une manière très-douloureuse. A ses cris, sa femme effrayée se lève & va chercher de la lumière. Pendant qu'elle est éloignée, Notre-Dame se montre au jeune homme, elle se dit celle qu'il a épousée le matin dans la place, devant témoins ; en conséquence elle exige qu'il lui soit fidèle, & qu'il renonce désormais à tout plaisir avec sa première épouse. Notre Païen soupçonne à tout ceci du sortilège. Dès qu'il fait jour, il envoie chercher un Prêtre pour exorciser le prétendu Démon. Le Prêtre vient avec une étole & de l'eau bénite, il ordonne aux deux époux de coucher ensemble & de consommer ce qu'ils avoient vainement tenté dans la nuit : bien sûr que tant qu'il sera près d'eux avec son eau bénite, le Diable n'osera point

venir troubler leurs plaisirs. Mais malgré l'assurance qu'il cherche à leur inspirer, tous leurs efforts sont inutiles. Notre-Dame se montre de nouveau, & déclare expressément qu'il n'y a ni Prêtre ni eau bénite qui tienne, & qu'elle ne permettra pas qu'on lui fasse infidélité.

Nos gens désolés vont alors conter leur aventure au Pape Grégoire, qui de peur qu'on ne soupçonnât l'Eglise de manquer de pouvoir, en ne pouvant empêcher tout ceci, leur défend absolument d'en parler. Cependant il recommande au jeune homme de garder la continence. Ce fut, dit l'Auteur, ce qui contraria le plus le Sire.

Quelque temps après, un saint Hermite lui conseille de fêter un jour de la semaine en l'honneur de la Vierge. Celle-ci, apaisée par ce dédommagement, lui ordonne, dans une nouvelle apparition, d'ériger une statue parfaitement semblable à la figure qu'elle lui montre en ce moment. D'abord le Pape s'y oppose ; mais sur les instances du Damoiseau, qui est menacé par d'autres visions d'un châtiment exemplaire, s'il n'obéit, la permission est accordée, & la statue portée solennellement à Sainte Marie de la Rotonde. Là on est surpris de lui voir au doigt un anneau. Le

mari qui reconnoît que c'est le sien, la supplie de le lui rendre; elle y consent: ce qui étoit en même temps lui rendre la jouissance de son épouse.

Ce Miracle nous prouve, dit le Moine Poëte, combien Notre-Dame est bonne; mais il montre aussi qu'il ne faut pas se jouer à elle ni lui manquer.

